

dire de plus salutaire à cette pauvre âme, que l'ardeur de la passion avait naguère jetée en pâture à la volupté? Marie songeait à la mort prochaine de son Maître, et pendant que les disciples s'aveuglaient sur l'avenir, elle le discernait, et disait à Jésus les pensées et les sentiments de son cœur, par le langage symbolique de ses actes. Aussi disait-il : « Celle-ci donc, en répandant ce parfum sur mon corps, l'a fait pour m'ensevelir. »

CHAPITRE V.

LA GRANDE SEMAINE.

I.

TRIOMPHE DE JÉSUS.

Nous entrons maintenant dans la semaine, où s'accomplirent les événements les plus grands que le ciel et la terre aient contemplés ; aussi peut-on l'appeler justement : La Grande Semaine.

Nous avons vu qu'après la résurrection de Lazare, les pontifes et les pharisiens avaient assemblé le conseil, disant : « Que faisons-nous, car cet homme opère beaucoup de prodiges. » (Jean xi, 47.) « De ce jour-là donc, ils pensèrent à le faire mourir. » (Ibid. 53.)

Jésus était alors parti pour Éphrem, la Samarie, la Galilée, la Pérée ; et voici qu'il était revenu pour mourir ; son heure arrivait.

« Or la Pâque des Juifs était proche, et plusieurs de cette contrée-là montèrent à Jérusalem avant la Pâque pour se purifier. Ils cherchaient donc Jésus, et disaient entre eux dans le temple : Qu'en pensez-vous, qu'il ne soit pas venu à la fête ? Mais les princes des prêtres et les pharisiens avaient donné ordre, que si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin de le saisir. » (Jean xi, 55, 56.)

« Les Juifs ayant su qu'il était là — à Béthanie — y vin-

rent en grand nombre, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Cependant les princes des prêtres songèrent à faire mourir Lazare lui-même, parce qu'un grand nombre de Juifs les quittaient, à cause de lui, et croyaient en Jésus. » (Jean XII, 9 - 11.)

Un grand mouvement se préparait donc. Les esprits travaillaient, soit pour, soit contre Jésus, et son entrée à Jérusalem, où il déclarait devoir se rendre le lendemain, devait nécessairement provoquer une démonstration grande, de la part de la foule immense dont la ville était remplie.

Le lendemain donc Jésus quitta ses amis de Béthanie, pour se rendre à Jérusalem. Il prit le sentier qui conduisait à Bethphagé — Maison des figes vertes — sur la crête qui joint le mont des Oliviers à Béthanie. En apercevant le village, le Maître dit à ses disciples : « Allez à ce village qui est devant vous, et vous y trouverez, en arrivant, une ânesse attachée et son ânon avec elle ; déliez-les, et amenez-les moi. Et si l'on vous dit quelque chose, répondez que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on les laissera aller. Or tout cela se fit, afin que cette parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici que ton Roi vient à toi plein de douceur, assis sur une ânesse, et sur l'ânon de celle qui est sous le joug. Les disciples s'en allèrent donc, et firent ce que Jésus leur avait commandé. Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, mirent dessus leurs vêtements, et l'y firent asseoir. » (Matth. XXI, 2-7.) Saint Marc ne parle que de l'ânon : « Étant donc allés, ils trouvèrent l'ânon, qui était attaché dehors devant une porte, entre deux chemins, et il le délièrent. Quelques-uns de ceux qui étaient là leur disaient : Que faites-vous ? Pourquoi déliez-vous cet ânon ? Les disciples répondirent comme Jésus le leur avait ordonné, et on le leur laissa. » (XI, 4-6.)

L'âne, en orient, est une monture noble, et quelquefois de grand prix, vu sa taille et ses grandes qualités pour le voyage.

Les commentateurs expliquent comment l'ânesse déjà dressée, représentait le peuple soumis à la Loi ; et l'ânon « sur lequel nul homme n'était encore monté » (Marc XI, 2.) figurait les Gentils, encore indisciplinés. Le Sauveur veut conduire tous les hommes à la Jérusalem céleste.

Cependant « une grande multitude étendit aussi ses vêtements sur le chemin ; tandis que les autres coupaient des branches d'arbres et les répandaient sur la route. Or, la foule qui précédait, et la foule qui suivait, criaient : Hosanna au Fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna sur les plus hauts lieux ! » (Marc XI, 8, 9.)

Le cortège s'avancait sur le flanc de la colline des Oliviers : les Apôtres, Lazare, les disciples, la foule, entourant Jésus, et faisant retentir les airs de leurs cris de joie et de leurs acclamations, répétés par les échos de la montagne, à travers la vallée du Cédron, et jusqu'à Jérusalem.

A leur arrivée sur le sommet, la cité sainte apparut à leurs regards. Elle était alors, par sa beauté, la merveille de l'orient, avec ses remparts, ses tours, ses monuments, l'éclat que jetaient au loin ses blanches maisons, les toits dorés du temple, les marbres réfléchissant les rayons du soleil : aussitôt « Tous les disciples en foule, transportés de joie, commencèrent à louer Dieu à haute voix, pour toutes les merveilles qu'ils avaient vues, disant : Béni le roi qui vient au nom du Seigneur ; paix dans le ciel, et gloire dans les lieux très hauts !... » (Luc XIX, 37, 38.)

Un souffle de l'Esprit-Saint passait à travers les âmes, les inondant de lumière et d'amour, et cha-

cun alors chantait les louanges du Christ Jésus.

Pour Lui, il se taisait. Son regard attristé tombait sur cette ville qui avait, tant de fois, entendu sa parole, reçu ses bienfaits, vu ses miracles, et qui allait cependant le crucifier, au sommet du Golgotha, lieu réservé au supplice des criminels. Ce qui brisait le Cœur de Jésus, ce n'était pas son propre sort; car il savait aimer et souffrir; mais celui réservé à sa patrie. Elle périrait et tomberait écrasée par la justice du ciel, sous le coup de tous les fléaux rassemblés sur elle, comme des oiseaux de carnage sur la proie qu'ils se disputent en la dévorant. Il l'avait cependant tant aimée, cette Judée, où il était né; où enfant, il avait reçu les bergers et les mages; ce temple, où sa mère, sa mère si joyeuse alors, l'avait offert à Dieu; cette maison de ses pères, qui était celle d'Anne, mère de la Vierge, proche du temple; cette vallée du Cédron, où il venait prier auprès du tombeau de ses ancêtres; ce jardin des Oliviers, lieu de réunions pieuses pour lui et ses disciples; tous ces lieux sacrés, si pleins de grands souvenirs pour son âme, son âme la plus parfaite des âmes, en qui l'amour de la patrie se divinisait; là tout faisait tressaillir son être, et, de son Cœur, les larmes montant à ses yeux, il s'écria la voix pleine de sanglots, en vue de Jérusalem: « Si tu avais connu, toi aussi, et du moins en ce jour qui t'est donné encore, ce qui est pour toi, la paix! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux! Car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront de tranchées; et ils t'enfermeront, et ils te presseront de toutes parts; et ils te renverseront par terre, toi et tes fils, qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc XIX, 42 - 44.)

Quarante ans après cette prédiction, un mur s'élèvera

entourant la ville et l'emprisonnant de toutes parts. Onze cent mille Juifs y périront dans d'indicibles tourments, et la ville sera rasée à ne plus laisser de vestiges d'elle-même. Les villes et les nations passent: la parole de Dieu ne passe pas, sans avoir son effet.

Cependant les cris de joie des disciples avaient retenti au loin, et, plus compris des foules que les larmes et les paroles du Maître, ils avaient soulevé le peuple. Les pèlerins quittaient leurs tentes; les habitants de Jérusalem sortaient en masse et roulaient comme un flot vivant vers l'endroit où apparaissait le cortège du Fils de David. Les deux troupes se rejoignirent et descendirent ensemble vers la ville. Jésus venait au milieu, entouré de ses disciples. « Et ceux qui marchaient devant, et ceux qui suivaient, criaient Hosanna. » (Marc IX, 10). « Une grande multitude qui était venue pour la fête... prit des branches de palmier, et alla au-devant de lui, criant: Hosanna! béni celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël. » (Jean XII, 12.) Les acclamations, les cris de reconnaissance et d'amour, les Hosanna, se mêlaient et formaient un concert de louanges, tel que jamais roi sur la terre n'avait eu pareil triomphe.

« Là-dessus quelques-uns des pharisiens, qui étaient dans la foule, lui dirent: Maître, réprimez vos disciples. Il leur répondit: Je vous le déclare, si ceux-ci se taisent, les pierres crieront. » (Luc XIX, 40.)

« Et lorsqu'il entra dans Jérusalem, toute la ville fut émue, disant: Qui est celui-ci? Et les multitudes répondaient: Celui-ci est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. » (Matth. XXI, 10, 11.)

« Et il entra dans le temple; et après avoir considéré toutes choses, comme l'heure était avancée, il s'en alla à Béthanie avec les douze. » (Marc XI, 11.)

Bossuet, dans ses Méditations sur l'Évangile, a dit le

ravissement que lui inspirait l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem, il l'a dit dans son royal langage. Est-ce que ce grand homme, qui aimait si profondément le Verbe-Incarné, pouvait en parler autrement ?

« Il faut donc savoir, dit-il, que le Fils de Dieu, quoi qu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes, était né pour être roi à la manière du monde la plus admirable et la plus auguste, puisque c'était par l'admiration que causaient ses exemples, sa vie, sa sainte doctrine, ses grands ouvrages et ses miracles, sans aucun autre secours. Le Sauveur avait paru par ses merveilles si secourable au genre humain, que les troupes oublièrent tout pour le suivre, avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'aux déserts les plus éloignés, sans songer à aucun besoin, et Jésus « en ayant nourri avec cinq pains d'orge et deux poissons, jusqu'à cinq mille, sans compter les femmes et les enfants » ils furent tellement ravis « qu'ils voulaient venir en foule pour le faire roi » et le reconnaître pour le Christ. On eût donc vu, dès lors, quelque chose de l'éclat qui a paru aujourd'hui, si Jésus, qui avait « ses temps réglés pour toutes choses » ne se fût retiré bien avant dans le désert pour l'empêcher.

« Mais au jour des Rameaux, il lui plut de laisser éclater l'admiration que les peuples avaient pour lui. C'est pourquoi ils accoururent au-devant de lui avec des palmes à la main, criant hautement qu'il était leur roi, le vrai fils de David qui devait venir, et enfin le Messie qu'ils attendaient. Les enfants se joignaient à ces cris de joie, et le témoignage sincère de cet âge innocent faisait voir combien ces transports étaient véritables. Jamais peuples n'en avaient tant fait à aucun roi ; ils jetaient leurs habits sur son passage, ils coupaient à l'envi des rameaux verts pour en couvrir les

chemins ; et tout, jusqu'aux arbres, semblait vouloir s'incliner et s'abattre devant lui. Les plus riches tapisseries qu'on ait jamais tendues à l'entrée des rois, n'égalent pas ces ornements simples et naturels. Tous les arbres ébranchés pour l'usage qu'on vient de voir, tout un peuple qui se dépouille pour parer en cette manière le chemin où passait son roi, fait un spectacle ravissant. Dans les autres entrées, on ordonne aux peuples de parer les rues, et la joie, pour ainsi dire, est commandée. Ici tout se fait par le seul ravissement du peuple. Rien au dehors ne frappait les yeux ; ce roi pauvre et doux était monté sur un ânon, humble et paisible monture : ce n'étaient point ces chevaux fougueux, attelés à un chariot, dont la fierté attirait les regards. On ne voyait ni satellites, ni gardes, ni l'image des villes vaincues, ni leurs dépouilles ou leurs rois captifs. Les palmes qu'on portait devant lui marquaient d'autres victoires, tout l'appareil des triomphes ordinaires était banni de celui-ci. Mais on voyait à la place les malades qu'il avait guéris, et les morts qu'il avait ressuscités. La personne du roi et le souvenir de ses miracles faisaient toute la recommandation de cette fête. Tout ce que l'art et la flatterie ont inventé, pour honorer les conquérants dans leurs plus beaux jours, cède à la simplicité et à la vérité qui paraissent dans celui-ci. On conduit le Sauveur avec cette pompe sacrée par le milieu de Jérusalem jusqu'à la montagne du temple. Il y passait comme le Seigneur et comme le fils de la maison, le fils du Dieu que l'on y sert. Ni Salomon qui en fut le fondateur, ni les pontifes qui y officiaient avec tant d'éclat, n'y avaient jamais reçu de pareils honneurs. » (Méditations sur l'Évangile.)

II.

LE LUNDI-SAINT.

Le saint Évangile dit bien que Notre-Seigneur s'était retiré le soir, à Béthanie ; mais il n'indique pas si lui et ses Apôtres sont allés demander l'hospitalité à Lazare. Peut-être le Sauveur et sa suite ont-ils jugé prudent de ne pas exposer leur ami à une attaque nocturne. Jésus connaissait la rage que son triomphe avait fait naître dans le cœur de ses ennemis, et il les savait capables de tous les excès.

De grand matin, il quitta la retraite où il avait passé la nuit, quelque grotte, quelque réduit isolé peut-être, et il se dirigea vers Jérusalem, où il parut avec une puissance vraiment divine ; où il parla avec une force, on pourrait dire : avec une divine audace, si l'Homme-Dieu avait pu craindre quelque chose.

« Le lendemain, lorsqu'ils sortaient de Béthanie, il eut faim. Alors apercevant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelque fruit. Mais quand il fut près, il n'y trouva que des feuilles : or, ce n'était pas la saison des figues. Sur quoi, prenant la parole, il lui dit : Que dès maintenant et à tout jamais, nul ne mange de toi aucun fruit. Et ses disciples l'entendaient. » (Marc XI, 12-14.)

« Le matin, dit saint Matthieu, comme il revenait à la ville, il eut faim. Et voyant un figuier sur le bord du chemin, il s'en approcha ; et n'y trouvant rien que des feuilles, il dit : Que jamais fruit ne naisse de toi en aucun temps. Et à l'instant le figuier sécha. A cette vue les disciples s'étonnèrent, disant : Comment a-t-il séché

soudain ? Jésus leur répondit : Je vous le dis en vérité, si vous aviez la foi, et que vous n'hésitez point, non seulement vous feriez cela d'un figuier ; mais si vous dites même à cette montagne : Lève-toi, et jette-toi dans la mer, elle le fera. Et tout ce que vous demanderez dans la prière avec foi, vous le recevrez. » (XXI, 18-22.)

Ainsi que nous l'avons remarqué déjà, le Maître faisait de la doctrine en action, pour qu'un jour ses disciples, éclairés par l'Esprit de Dieu, se ressouvinsent mieux de son enseignement. Ils comprirent plus tard qu'il avait faim et soif du salut des âmes et que les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, et autres, pareils à des figuiers couverts de feuilles, ne portaient aucun fruit de nature à apaiser sa faim et sa soif. L'heure de la grâce sonnait vainement pour eux ; ils résistaient au Saint-Esprit qui leur avait parlé par la résurrection de Lazare. Au lieu de confesser la divinité de Jésus-Christ, ils prenaient occasion de ce prodige inouï pour former le projet de tuer le Christ, malice infernale, qui consommait leur propre perte.

Et puis Jésus voulait une fois encore montrer à ses disciples que d'un mot, il aurait pu dessécher ses ennemis, comme de simples figuiers ; car celui qui commande en maître à la nature dans l'arbre, peut le faire également dans le corps humain. Est-ce que Dieu n'avait pas frappé de mort, plus d'une fois, les ennemis de son nom, les profanateurs de sa Loi ? Ananie et Saphire n'ont-ils pas payé de leur vie, leur duplicité ? Jésus se contente de montrer sa puissance aux hommes, il ne frappe de mort que le figuier.

C'était un moyen de rappeler aussi à ses disciples la puissance de la prière, faite avec foi : elle enfante des prodiges, parce qu'elle dispose à son gré de la puissance infinie de Dieu.

Que de leçons nous donne ce figuier qui se dessèche !

« Cependant Jésus entra dans le temple de Dieu, et il chassait tous ceux qui achetaient et vendaient dans le temple : il renversa même les tables des changeurs, et les sièges de ceux qui vendaient des colombes. Et il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de prière ; mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. Bientôt les aveugles et les boiteux s'approchèrent de lui, et il les guérit tous. Mais les princes des prêtres et les scribes, voyant les merveilles qu'il avait faites, et les enfants qui criaient dans le temple, disant : Hosanna au Fils de David ! s'indignèrent, et lui dirent : Entendez-vous ce que ceux-ci disent ! Jésus leur répondit : Oui. N'avez-vous jamais lu : De la bouche des enfants, de ceux même qui sont à la mamelle, vous avez tiré la parfaite louange ? » (Matth. xxi, 12-16.)

Quelle abjecte et jalouse malice chez les ennemis de Jésus ! Chez Lui, quelle noble attitude ! Quelle bonté ! Quelles fines et victorieuses répliques ! Quelle divine autorité, à laquelle rien ne résiste !

Le Christ avait un tel respect pour la maison de Dieu ; « Qu'il ne permettait pas non plus qu'on passât avec un vase à travers le temple. » (Marc xi, 16.)

« Or, il y avait quelques gentils, de ceux qui étaient montés pour adorer au jour de la fête. Ceux-ci s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et ils le priaient disant : Seigneur, nous voudrions voir Jésus : Philippe alla le dire à André ; puis André et Philippe le dirent à Jésus. Jésus leur répondit : L'heure est venue que le Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment tombé en terre, ne vient à mourir, il demeure seul ; mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruit. » (Jean xii, 20-25.)

Notre-Seigneur s'applique à lui-même la doctrine qu'il prêche aux autres : il faut qu'il souffre, qu'il s'im-

mole, qu'il expire sur la croix et descende au tombeau, pour ressusciter et produire dans le monde des fruits de salut, des moissons à l'infini. Sa parole, qui est une semence, arrosée de son sang divin, changera la face du monde, comme un soleil printanier, uni aux douces ondées du ciel, change l'aspect de la nature et la féconde. Si donc nous voulons, nous aussi, opérer quelque bien ici-bas, pour les âmes, pour Dieu, sachons souffrir, sacrifier la vie animale, sensuelle, orgueilleuse, les vanités de ce monde ; et la vie spirituelle, surnaturelle, abondera en nous, par le secours du Maître. — Tu me recommandes une âme qui t'est chère, disait-il à quelqu'un : Que veux-tu que je fasse pour elle ? elle ne consent pas à souffrir.

« Celui qui aime son âme, la perdra ; et celui qui hait son âme, en ce monde, la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Jean xii, 25-26.)

« Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ? Père, délivrez-moi de cette heure. Mais c'est pour cela que je suis venu en ce monde. » (Ibid. 27.)

Jésus permet à son âme de ressentir l'horreur du supplice et de la mort, et de se troubler. Il est notre modèle, et sachant qu'il est dans notre nature de trembler devant la souffrance et la mort, il veut subir lui-même cette cruelle appréhension, afin de nous encourager. Notre Maître ne dit pas comme les Stoïciens : Douleur, tu n'es pas un mal. ; il commande de porter sa croix, généreusement, à sa suite, quoique lourde et accablante. C'est par là qu'on va à la gloire du ciel.

« Père, glorifiez votre nom. Il vint donc une voix du ciel : Déjà je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. Cependant le peuple qui était là, et qui avait entendu,

disait : C'est un coup de tonnerre. D'autres disaient : Un Ange lui a parlé.

« Jésus continua et dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue, mais pour vous. » (Jean XII, 28-30.)

Notre-Seigneur, on le voit, veut montrer qu'il est homme et Dieu : l'Homme-Dieu. Il ressent ce qui est naturel à l'homme, la douleur ; il demande que son humanité soit glorifiée ; mais comme il est lui-même le Maître de la gloire, le Verbe éternel, vrai Fils de Dieu, et Dieu lui-même, s'il prie, c'est pour nous apprendre à prier... C'est pour nous que cette voix est venue, ainsi que ces exemples.

Quelle impression ces grandes choses devaient faire sur le peuple qui entendait ces paroles sublimes ! Mais tout cela est aussi pour nous, qui avons grandi à la lumière de l'Évangile, et les goûtons mieux que ces pauvres Juifs, parmi lesquels, il y avait bien plus d'aveugles spirituels que d'aveugles corporels, si nombreux cependant ; bien plus d'esclaves de Satan, que d'esclaves des hommes eux-mêmes. Jésus était venu pour briser les chaînes de l'âme et du corps.

« Maintenant voici le jugement du monde ; maintenant le prince du monde sera chassé dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. (Ce qu'il disait pour marquer de quelle mort il devait mourir.) » (Ibid. 31-33.)

C'est la vérité : avant Jésus-Christ, le démon régnait sur le monde païen, comme le prince du mensonge et du vice ; mais à partir du sacrifice du Calvaire, Jésus crucifié attira le monde à Lui ; il régna sur les âmes de bonne volonté, et donna à tous ceux qui voulurent marcher sous son drapeau, la victoire sur leurs passions désordonnées. Ce fait est là, sous nos yeux, clair comme le soleil et grand comme les siècles et tout l'univers : le vrai chrétien se joue de tous les démons, et

de toutes les tentations, avec un seul signe de croix : tant est divine la puissance de ce signe auguste. Par elle, Jésus régnera éternellement.

« Le peuple lui répondit : Nous avons appris de la Loi que le Christ demeure éternellement ; vous donc, comment dites-vous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Quel est ce Fils de l'homme ?

« Jésus leur dit : La lumière est encore pour un peu de temps avec vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent pas ; car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez enfants de lumière. » (Jean XII, 34-36.)

Ceux qui interrogeaient le Sauveur avaient, comme tous les Juifs, l'espérance d'un Messie, roi des corps plus que des âmes, tandis que le Christ est Roi surtout des âmes ; il les éclaire de sa doctrine, les réchauffe de son amour ; les nourrit de sa chair et de son sang unis à sa divinité ; il est la vie éternelle pour nous. Ce règne n'aura pas de fin, et s'il finit sur la terre, avec le genre humain, c'est pour continuer au ciel avec les intelligences célestes et les hommes ressuscités glorieusement. Aussi Notre-Seigneur répond à cette question : Quel est ce Fils de l'homme ? par ces mots : « La lumière est encore pour un peu de temps avec vous », et cette lumière, c'est moi, soleil des âmes. Ils ne comprenaient guère ce langage, étant pour la plupart sans intelligence des choses de Dieu, et obstinés dans leur vie sensuelle, orgueilleuse ; en un mot, charnelle.

« Jésus parla ainsi, puis il se retira et se cacha d'eux. Mais quoiqu'il eût fait de si grands miracles en leur présence, ils ne croyaient pas en lui. Afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : Seigneur, qui a cru à ce qu'il a entendu de nous, et le bras du Seigneur, à

qui a-t-il été révélé? C'est pourquoi ils ne pouvaient croire, comme l'a dit encore Isaïe : Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leurs cœurs, de peur qu'ils ne voient des yeux, qu'ils ne comprennent du cœur, et que, se convertissant, je ne les guérisse. Isaïe a dit ces choses, quand il a vu sa gloire, et qu'il a parlé de lui. » (Jean XII, 36-41.)

Ils ne pouvaient croire, parce qu'ils ne le voulaient pas; ils fermaient volontairement et obstinément les yeux à la lumière du Christ, et leur malice était telle que la miséricorde du Sauveur, qui aurait voulu leur salut, était enchaînée par sa justice. C'est pourquoi il leur parlait en termes voilés, assez clairs toutefois pour les âmes droites. Aussi saint Jean ajoute : « Cependant beaucoup même d'entre les princes, crurent en lui; mais à cause des pharisiens, ils ne le confessaient pas, de peur d'être chassés de la synagogue. Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu. » (Jean XII, 42-43.)

La peur des hommes et l'amour de la gloire qu'ils donnent, sont des maladies catholiques, puisque *catholique* veut dire *universel*.

Le soir venu, Jésus sortit de la ville.

Après avoir parlé des Grecs qui étaient venus pour voir Jésus, et s'étaient adressés, dans ce but, à Philippe, lequel en avait lui-même référé à André, tous deux de Bethsaïda, saint Jean ne dit rien de l'entrevue que le Sauveur leur accorda. Il se contente de dire que le Maître répondit aux deux Apôtres : « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié. » (Jean XII, 23.) Ces paroles signifient sûrement que son Règne allait commencer chez les Grecs et dans tous l'univers.

L'abbé Darras écrit : « Deux documents d'une importance capitale suppléent en partie à ce silence de l'Évangéliste. » Il cite alors un passage de l'*Histoire ecclé-*

siastique d'Eusèbe de Césarée, de l'an 315 : « La divinité de Notre-Seigneur et Sauveur, dit Eusèbe, se manifestant par des œuvres si prodigieuses, attirait des contrées étrangères et des plus éloignées de la Palestine, une multitude innombrable de malades et d'infirmes, qui espéraient de lui la guérison. Le roi Abgar, qui gouvernait alors, et non sans gloire, les nations situées au delà de l'Euphrate, était atteint d'une maladie, déclarée incurable par la médecine humaine. En apprenant les étonnants miracles opérés par Jésus, dont le nom était alors sur toutes les lèvres, et dont la puissance était unanimement attestée, il lui adressa, par son secrétaire, des lettres où il le suppliait de venir à Édesse et de le guérir. Mais Jésus ne se rendit pas à cette invitation. Cependant il ne dédaigna pas de lui répondre par une lettre, dans laquelle il lui promettait de lui envoyer un de ses disciples, qui lui rendrait la santé à lui-même, et qui apporterait le salut à tout son entourage. La réalisation de la promesse ne se fit pas longtemps attendre. En effet, après la résurrection du Christ et son ascension au ciel, Thomas, l'un des douze apôtres, obéissant à une inspiration divine, envoya Thaddée, l'un des soixante-douze disciples, à Édesse, pour y prêcher l'Évangile. Nous en avons la preuve solennelle dans les archives de cette ville, où régnait alors Abgar. Les actes publics renfermant l'histoire antique d'Édesse et le récit du règne d'Abgar, se sont conservés jusqu'à nos jours. Nous les avons parcourus, et il nous a paru important de transcrire ici les deux lettres, telles que nous les avons tirées de ces archives, en les traduisant fidèlement du syriaque.